« Le dernier des Mosaïcans » : Philippe Ancel et le testament graphique des Juifs de l'Europe de l'Est

Kathleen Gyssels

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5815>

DOI : 10.4000/temoigner.5815

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2017

Pagination : 172-178

ISBN : 978-2-930953-00-7

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Kathleen Gyssels, « « Le dernier des Mosaïcans » : Philippe Ancel et le testament graphique des Juifs de l'Europe de l'Est », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5815> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5815>

« Le dernier des Mosaïcans¹ » : Philippe Ancel et le testament graphique des Juifs de l'Europe de l'Est

→ Par **Kathleen Gyssels**
Université d'Anvers

Philippe Ancel est né en 1939 et vit aujourd'hui à Nancy. Après Visage de mon peuple (2008), il publie en 2016 Regards d'absence, 80 dessins et tableaux, accompagnés de textes de l'écrivain et mathématicien Gérald Tenenbaum², un hommage à une certaine mémoire juive.

(1) Lorsque Ernie Lévy s'enrôle dans l'armée, il a le sentiment d'être « le dernier Mosaïcane du bataillon » (*Le Dernier des Justes*, p. 260). Schwarz-Bart fait allusion au chef-d'œuvre de Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans* (1826) en même temps qu'à Moïse.

(2) Gérald Tenenbaum vit à Nancy. Parmi ses écrits, les romans *L'Ordre des jours* (2008), *L'Affinité des traces* (2012) et *Peau vive* (2014).

(3) À tous deux, l'art est venu tardivement et s'est imposé comme une nécessité vitale. C'est après une carrière de dentiste que Philippe Ancel s'est voué à la peinture et à l'encre de Chine, aux acryliques sur toile. André Schwarz-Bart avait, quant à lui, travaillé dans des ateliers de confection. *Le Dernier des Justes*, réalisé après quinze ans de travail et d'écriture manuscrite, couvre neuf siècles d'histoire. L'ouvrage a reçu le prix Goncourt 1959.

Le 30 mai 1944, Marcel et Régine Ancel, Français d'origines roumaine et polonaise, sont arrêtés à Roanne et emmenés à Drancy. Ils sont déportés au camp de Birkenau par le convoi 75. Leur fils unique, Philippe, ne les reverra jamais. C'est sa grand-mère, qui le sauve en prenant la fuite avec lui, qui se chargera de l'élever : une femme qui gagne sa vie en vendant des tissus sur les marchés de Sedan, de Longwy et de Charleville, et parle en yiddish à son petit-fils. Elle est l'un de ces personnages incarnés par le trait de Philippe Ancel, de ceux qui évoquent irrésistiblement une autre œuvre, *Le Dernier des Justes* (1959), d'André Schwarz-Bart, qui se trouve d'ailleurs être l'oncle du plasticien³. La parenté entre les deux approches apparaît ainsi frappante, et la chronique familiale des Lévy – particulièrement les Livres I et II « La légende des Justes » et « Zémyock » – inspire plusieurs figures de ces *Regards d'absence*. Ainsi cette grand-mère semble bien être le pendant féminin du personnage du marchand ambulant, Mardocheé Lévy. À son image, c'est un monde disparu, un milieu à dominante rurale que Philippe Ancel ressuscite : des scènes d'extérieur, des marchés, des promenades solitaires dans des paysages alsaciens et lorrains, ou encore des intérieurs, des joueurs et des prieurs, des familles attablées et des enfants recevant l'initiation au Talmud...

En feuilletant son livre, on visite des bourgades blotties aux confins de l'Europe, des marchés juifs de Pologne et d'Alsace-Lorraine, des paysages mémoriaux de *shtetls*. Toujours en écho à l'œuvre d'André Schwarz-Bart, ces instants figés dans un temps-espace mémoriel transmutent les personnages figés par le froid (les Anciens de Zémyock, du Livre II), les conteurs et les enfants musiciens, en *Immémoriaux* (Segalen, 1970). On entend les poèmes d'Yitskhok Katzenelson (*Le Chant du peuple juif assassiné*, 1943) et les contes de Janusz Korczak, accompagnant les moments de grande solitude de ceux qui s'en vont, sur les routes, portant leur instrument de musique sur le dos, comme le fera Haïm Lebke dans *L'Étoile du matin*, premier récit d'André Schwarz-Bart⁴.

Un dialogue implicite entre littérature et gravure s'impose dès lors : c'est bien du descriptif schwarz-bartien romanesque très détaillé et très visuel que Philippe Ancel s'inspire. Gratter et griffer avec minutie des hommes, des femmes et des enfants qui peuplent ce roman théâtral et cinématographique constituait déjà l'objet de son premier ouvrage, *Les visages de mon peuple*⁵, paru en 2008, dont plusieurs dessins ont fait l'objet d'expositions, notamment à Metz, Luxembourg et Strasbourg. *Regards d'absence* apparaît à ce titre comme un ouvrage de maturité, en ce que l'auteur s'y surpasse par ses collages et ses gravures colorés. Le rouge et l'or, quelques touffes de vert, telles sont les couleurs majeures qui atténuent le côté sombre des planches. Et puis les tons bleuâtres, reflet de la lumière sur la neige, cet ennemi millénaire des « Peuples du Shtetl », confinés à des bâtisses mal chauffées, en bois, cibles faciles pour les incendiaires antisémites.

Regards d'absence se sous-divise en « Portraits de rabbins », et s'achève par une partie intitulée « Ce que je suis », si bien qu'une filiation se trace des ancêtres à l'artiste, qui s'inscrit dans la lignée d'hommes vénérables qui enseignaient la Torah et qui présidaient les *shtetls* en Europe centrale. Ancel a d'ailleurs joint une photo à la fin de son « album », prise en Pologne, ce pays où il est si difficile de revenir pour de nombreux Juifs polonais (je pense ici à Régine Robin et à Georges Perec). Il s'agit d'une réflexion sur l'étrange « destin » de l'auteur, mais aussi sur sa déception face à la découverte d'une Pologne hostile, aux regards interrogateurs devant les signes ostentatoires de son identité juive : « À ma sortie, j'ai supporté le regard dédaigneux sur ma kippa », écrit l'auteur, lui qui revendique par ailleurs son histoire : « Je suis le descendant de ces juifs d'Europe centrale, dont les premiers arrivants étaient si différents des juifs⁶ d'Alsace-Lorraine. »

MOT DE L'ARTISTE, INCERTAIN QUANT À LA TRANSMISSION DE LA MÉMOIRE⁷

J'appartiens à la génération des gens touchés par la Shoah ; génération irremplaçable, parce qu'étant la dernière qui a vécu, souffert dans sa chair, subi dans ses sentiments la disparition totale, brutale de sa famille dans la Shoah. Dernier survivant l'ayant vécue :

(4) Publication posthume. André Schwarz-Bart, *L'Étoile du matin*, avec une introduction de Simone Schwarz-Bart, Paris, Seuil, 2009.

(5) Ancel insère des détails de certaines « Acryliques sur toile » de sa main : « Fumées et poussières », « La Bête », « La Nuit ».

(6) Avec minuscule, d'après Lyotard au sens large de « juif non pratiquant », laïque, qui réclame la judéité comme identité culturelle.

(7) « Mot de l'artiste » prononcé à l'Association des Juifs laïques de Nancy, le 5 septembre 2016, lors du vernissage de l'exposition accompagnant la sortie de l'ouvrage.

génération des orphelins. Témoins qui vont progressivement disparaître, et je suis de ceux-là.

J'aurais pu intituler ce livre *Traditions, Trace(s) de vie*, et surtout *Traits de mémoire*, car c'est avant tout à la mémoire que je fais appel, mémoire qui touche finalement les anciens, ceux qui, comme moi, vont disparaître sans laisser à leurs enfants une trace, la trace de cette époque où ils sont nés et ont connu l'existence du III^e Reich. Après moi, il n'y aura plus de transmission orale, et ce livre servira de grain de sable pour les six millions de Juifs. Après ma génération, ne subsistera que le témoignage de l'écrit, quelle que soit sa forme d'expression : textes, peintures, dessins... Le regard que je porte est le résultat d'un travail de mémoire, mélange d'images fugitives, d'une enfance en fuite permanente, de souvenirs. Imaginez l'écheveau du souvenir rassemblé, fantasmé, rapporté.

Par mes dessins et mes peintures, j'ai cherché à retourner dans le monde des origines de ma famille, j'ai voyagé en Pologne ; quête d'un monde qui n'existe plus, où ne subsiste que la réalité palpable des pierres tombales de tous ces villages disparus.

Villes et villages reconstitués dans mon impression, pour disparaître à nouveau par la volonté de l'antisémitisme de la machine nazie. Il faut se souvenir pour ne pas oublier et transmettre la mémoire. Chacun de nous porte à tout jamais, collée à ses basques, la poussière de ses origines.

Pour le Juif que je suis, l'Histoire semble se répéter.

La Pologne, la Hongrie et la Croatie ont installé à leur tête un régime de droite nationaliste. La Flandre (30 % de ses habitants votent extrême droite), l'Autriche, le Danemark et d'autres frôlent une majorité extrémiste.

Le 31 mars 1492, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, les très catholiques rois d'Espagne, signent à Grenade, le décret d'expulsion des Juifs d'Espagne. S'ensuit un itinéraire complexe, depuis le Portugal jusqu'à quasiment tous les pays d'Europe centrale. À cette époque, l'exécuteur Torquemada mène les Juifs hérétiques au bûcher.

En 1933, une jeunesse éduquée met le feu, à travers l'Allemagne, à des livres dont la seule tare est d'avoir été écrits par des Juifs. Au XX^e siècle, on ne jette plus des livres dans des brasiers, mais des êtres humains, sans distinction : femmes, hommes, enfants, parce qu'ils sont nés Juifs. Le retour de l'antisémitisme, qu'il se nomme antijudaïsme ou antisionisme, touche tout l'éventail de droite et de gauche.

PHILIPPE ANCEL ET LA POST-MÉMOIRE

Le 26 septembre dernier, jour de la commémoration des déportés de Nancy, plusieurs manifestations ont eu lieu dans la ville, afin de ne jamais oublier les victimes du nazisme. Ce serait là une seconde mort (selon les paroles sages d'Elie Wiesel). Un

concert de musique classique dans la grande synagogue, rue Joffre ; des prières et des discours au cimetière de Nancy, près des tombes juives ; et, enfin, le lancement du livre devant des membres de sa famille, des amis, des intéressés venus de loin, comme mon mari et moi. À l'entrée de l'ACJ, un énorme tableau du peintre Emmanuel Katz, un proche de Marc Chagall (qui décora la Chapelle des Cordeliers à Sarrebourg et la cathédrale de Metz), évoquant le « soulèvement du ghetto de Varsovie ». Dans le hall d'entrée, une plaque commémorative donne les noms des Juifs de Nancy exterminés par la barbarie nazie.

La tragédie de la Shoah est le premier volet de *Regards d'absence*, l'ordre étant soigneusement pensé par l'artiste : passé l'« avertissement », « Écorché », « Shoah », « Six millions », et « N'oubliez jamais » finissent sur la question lancinante : « Où était Dieu à Auschwitz ? », qui clôt également le roman d'André Schwarz-Bart. Suivent des pages qui narrent l'exode millénaire, sans indication spatio-temporelle, tant le drame est transfrontalier et le besoin de leur rendre hommage « imprescriptible » (selon l'acceptation de Vladimir Jankélévitch). « La rampe » cristallise l'indescriptible horreur de l'arrivée au camp de la mort. Un répit, ensuite, semble offert au lecteur, à travers les pages sur la Torah et sur quelques grandes figures rabbiniques, dans « Grands Portraits ». Des timbres postaux, des cartes postales, ainsi que des fragments de lettres et de missives épistolaires en français, en hébreu, en allemand et en yiddish donnent à l'ensemble une dimension intimiste et dialogique : nous sommes pris à témoin de ces destinées brusquement achevées, de ces vies interrompues. L'artiste accomplit donc un devoir de mémoire, inscrivant et dessinant l'éphémère dans des cadres familiaux, portraiturent cet intervalle iconologique qu'il lui faut absolument préserver sous peine de trahir les siens. « Au nom de tous les siens », Philippe Ancel commémore, comme l'avait fait à sa manière André Schwarz-Bart, les « Soixante millions d'Ernie Lévy », qui, de « *Luftmensch* devinrent *Luft* » (dernière page du *Dernier des Justes*). L'expérience même du traumatisme demeure incommunicable et sépare la génération qui s'éteint de celles à venir. Celles-ci, à qui les artistes tentent de transmettre l'inénarrable, trouveront là des flashes, des instantanés, dont leurs mémoires individuelle et collective pourront se nourrir. D'une manière presque anthropologique, Philippe Ancel comme André Schwarz-Bart auront également livré

2990 regards 3 Philippe Ancel 2012

© Philippe Ancel

EA Musiciens Klezmer 7th Ancel 2014 3/5

© Philippe Ancel

à leur lectorat les traces d'une identité juive d'avant la Shoah, un « *graphic novel* » documentant la vie d'avant l'éradication de toute une littérature (Rachel Ertel⁽⁸⁾) et d'une civilisation, qui, lentement, renaît de ses cendres.

LES TEXTES D'ACCOMPAGNEMENT : COMPLÉMENTARITÉ DE L'IMAGE ET DE LA PAGE

Accueillant chaleureusement son public, Philippe Ancel a tenu à souligner : « Ce livre s'est trouvé enrichi, magnifiquement enrichi, par la présence de textes, écriture de Gérard Tenenbaum, qui, avec amitié, a su s'approprier mes personnages pour les habiller et leur donner une sensibilité qui est la sienne. » Le duo que forment le plasticien et l'écrivain rappelle les collaborations célèbres de poètes et de plasticiens, parmi lesquelles, notamment, celle de Marc Chagall avec Léopold Sedar Senghor pour ses *Élégies*, ou avec Jerzy Ficowski pour la *Lettre à Marc Chagall*, relative aux Tsiganes. Il n'est d'ailleurs pas anodin que l'œuvre d'André Schwarz-Bart évoque parfois ces « Gens du voyage », cette autre minorité discriminée dans son pays d'origine comme dans de nombreux autres pays européens. À travers ceux-ci, comme à travers l'histoire juive, c'est bien le sort de tous les exclus de nos sociétés, nomades ou immigrés, qui se trouve dénoncé. La parenté de leur statut apparaît évidente, comme en témoigne la description de la petite amie du protagoniste du roman, Golda Engelbaum, dépeinte comme une Tsigane, dans le troisième Livre du *Dernier des Justes* intitulé « Stillenstadt ». De même, l'enfant vu de dos, une énorme contrebasse sur les épaules, m'évoque l'illustration de couverture de *En de violen zwegen* (« Et les violons se taisaient », 1988) du Polonais d'origine rom, Alexander Ramati. Cette intertextualité résonne finalement avec notre actualité, et notamment avec celle de la crise des réfugiés, et le souvenir de la dépor-

tation et de l'élimination des Juifs d'Europe fonctionne comme un rappel aux causes communes.

Ainsi, les textes de Gérard Tenenbaum accompagnent les portraits de groupes et d'individus issus de la mémoire graphique de Philippe Ancel. Selon l'auteur, chacune des planches montre des figures en action ; chaque instant est moins figement que mouvement. Gérard Tenenbaum nous a ensuite fait la lecture d'un extrait des « Musiciens » :

© Philippe Ancel

(8) Rachel Ertel, *Une Maissonnette au bord de la Vistule, et d'autres nouvelles du monde yiddish*, Paris, Albin Michel, 1989.

Il était une fois un village, blotti entre deux montagnes qui n'étaient pas des montagnes, mais des collines que les gens du village cependant considéraient comme des montagnes. Alors que le village était planté très loin à l'Est, c'était souvent le vent du nord qui s'engouffrait dans la vallée où le village était blotti. Les gens grelotaient lorsqu'ils devaient aller chercher de l'eau dans la rivière, qui d'ailleurs était le plus souvent gelée. Le maître d'école n'osait plus faire sortir les élèves pour la récréation. Il les gardait rassemblés en cercle près du poêle, là où la chaleur se concentrait. Dans cette disposition, il leur apprenait l'alef-beth, parce qu'il pensait que lorsqu'ils seraient grands, s'ils devaient errer par le monde et traîner la géhenne de l'exil seules les lettres de cet alphabet-là seraient à même de les réchauffer. N'oubliez pas, leur répétait-il, les lettres sont l'eau et le sel, vous pourrez toujours vous y désaltérer, y puiser la force et surtout le courage, n'oubliez pas, le sel et l'eau – Komets- Alef : O.

Mais les saisons passaient et l'hiver persistait. Le vent du nord sifflait à l'automne, et l'automne se drapait en hiver ; le vent d'ouest faisait tourbillonner la rivière au printemps, et le printemps était un nouvel hiver ; le vent de l'est enveloppait l'été et l'été lui-même frissonnait comme un véritable hiver. Les sages du village se réunirent. Chacun s'emmitoufla dans son grand manteau de laine pour sortir de chez lui et se rendre chez le rabbin, qui ne pouvait quitter sa maison, car sa femme était en couches et avait besoin de soins constants. Tous ont pris place dans la cuisine, près du poêle du rabbin, qui cependant ne réchauffait pas autant que celui du maître d'école : le boucher avec sa barbe noire et son tablier piqueté de rouge, le tailleur avec sa barbe blanche et ses aiguilles scintillantes épinglées au revers de sa veste, le laitier, avec sa barbe rousse, et ses mains calleuses à force de charrier les bidons de fer, et bien sûr le maître d'école, qui lui ne portait pas de barbe, mais un calot grenat qu'il ne quittait pas, y compris, à en croire les rumeurs, pour se mettre au lit.

Comment adoucir l'hiver ? se lamentaient-ils en chœur.

Chacun caressait sa barbe pour mieux réfléchir, sauf bien entendu le maître d'école qui croisait et décroisait les jambes, les bras, puis les mains et ne disait rien. C'est alors que la femme du rabbin avec son gros ventre est apparue en haut de l'escalier. En se déhanchant comme elle pouvait, elle a descendu les marches, et elle est venue s'asseoir au milieu de l'assemblée. Les hommes lui firent une place, interloqués.

Les vents pleurent dans notre vallée, leur a-t-elle lancé. Ils pleurent parce que nous vivons ensemble mais sans harmonie.

Les hommes se sont regardés les uns les autres, gardant les mains figées sur leur barbe, sauf, faut-il le rappeler, le maître d'école dont les doigts croisés sont restés pétrifiés comme une clayette d'osier. Ils ont parlé toute la nuit, chacun à leur tour, car il y a tant de sens à donner au mot « harmonie ». Le lendemain, la consigne a été donnée au village tout entier. Elle s'est répandue comme le lait sur le feu quand on a oublié de le surveiller. Les greniers ont été fouillés, les caves ont été explorées, les remises ont été ouvertes et les coffres délaissés des granges ont été forcés.

En fin d'après-midi, trois villageois sont sortis sur la place où soufflait le vent d'hiver. L'un portait une contrebasse, l'autre tenait une flûte et le troisième une clarinette...

Ils ont croisé leurs regards, ils ont pris une longue respiration, puis ils ont commencé à jouer [...] (p. 131-134).

(9) Fondée en 1928, l'association organise des conférences et des festivals, et fonctionne comme centre de réunions de Juifs et non-Juifs lorrains.

QUELQUES REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- Ertel, Rachel (1989) : *Une Maissonnette au bord de la Vistule, et autres nouvelles du monde yiddish*, Paris, Albin Michel.
- Ficowski, Jerzy (1990) : *Le Rameau de l'arbre du soleil*, Paris, Wallâda.
- Jankélévitch, Vladimir : « L'Imprescriptible », *Le Monde*, 3 janvier 1965.
- Katzenelson, Yitskhok (posthume 2007) : *Le Chant du peuple juif assassiné*, traduit du yiddish par Batia Baum et présenté par Rachel Ertel, Paris, Zulma.
- Ramati, Alexandre (1988) : *En de violen zwegen*, Amsterdam, Omega Boek.
- Schwarz-Bart, André (2009) : *L'Étoile du matin*, introduction de Simone Schwarz-Bart, Paris, Seuil.
- Tenenbaum, Gérald (2012) : *L'Affinité des traces*, Paris, Héroïse d'Ormesson.
- ----- (2012) : *L'Ordre des jours*, Paris, Héroïse d'Ormesson.
- ----- (2014) : *Peau vive*, Paris, La Grande Ourse.

Au bout de cette aventure de résonances artistiques et littéraires, le spectateur-lecteur a fait un curieux voyage : emporté sur les « Ailes de la tradition », traversant les zones rurales d'un temps révolu pour aboutir au « Peuple des villes », il reste ébloui par la persistance de la mémoire juive et la vivacité de ses résistances, culturelles et surtout spirituelles. Non seulement dans la musique (« Musiciens ») et la peinture, le dessin et la sculpture, mais surtout dans les messages taillés dans l'alpha-beth, tous ces signes vivaces promettent le souvenir et l'espérance. L'espoir d'un monde où jamais plus pareilles déchirure et destruction n'auront leur place, au sein d'une histoire de l'humanité désormais une et indivisible, trouve ici une puissante et mouvante formulation.

Avec mes remerciements à l'artiste et à l'auteur, ainsi qu'à l'Association culturelle juive (ACJ⁹) de Nancy.

© Philippe Ancel